



Christophe Ronveaux, Université de Genève

Les albums d'Albertine et Germano Zullo, comment ça marche ?

Albertine et Germano Zullo sont en train de *faire œuvre* par un travail d'écriture soigné qui combine images et textes, sans concession pour le lecteur. Lors d'une formation continue donnée au Service écoles-médias¹, les artistes avouaient aux enseignant-es présent-es qu'au moment de créer une histoire et de composer des images pour cette histoire, elle-il ne pensaient pas aux lecteurs, ni aux enfants, ni aux parents, ni à l'école. «Lorsque j'écris, je creuse un trou jusqu'au centre de la terre en pensant y découvrir quelque chose. Probablement le trésor de l'Atlantide. Lorsque j'écris, je suis un

parasite. Je ne donne rien à l'univers», confiait Germano au micro d'Isabelle Soler² dans son émission *Terriennes*. Tout l'effort des créateurs est tendu vers l'histoire à venir. Et si l'on confrontait les Zullo à leurs lecteurs, justement, dans une forme légère, souple, immersive qui cède au contexte culturel de notre époque?

Quatre capsules vidéos³ ont été produites pour *se rendre aimable* cette œuvre «réticente», dense et complexe, dont la lecture n'est pas si simple. Nous voudrions commenter ces réalisations vidéos et évoquer la promenade qui nous a conduits de la bibliothèque scolaire à l'école,



en passant par Dardagny, un joli petit village de la campagne genevoise où vivent et travaillent les artistes. Nous avons soumis des lectrices et des lecteurs à la contrainte d'une lecture «par effraction» de quatre albums: *Les oiseaux* (2010), *Ligne 135* (2012), *Mon tout petit* (2015), *Les gratte-ciel* (2011), tous les quatre publiés à La joie de lire. Chacun·e depuis sa position, sa fonction, son attachement aux livres, parle de ce qu'il-elle est en train de lire. L'enseignante Pauline, le chercheur Matthieu, la bibliothécaire Françoise et l'élève de 4H Elsa, déplient leur trajet interprétatif, comme une pensée à voix haute, dans l'épaisseur des mots. Il-elles posent ensuite une question aux auteur·es. Tout cela est enregistré sur tablette. Les Zullo écoutent les lectures, en différé, réagissent et répondent aux questions. Voilà le dispositif! Des voix lisent, questionnent, interpellent, réagissent et font le jeu des récits. Il faut lire quelques pages, puis s'interrompre et s'arrêter sur le système d'informations de la double page, puis prendre le temps de formuler un scénario, d'imaginer une suite au risque de la divergence. Voilà le jeu! Des élastiques entravent le geste de tourner la page suivante et retardent la découverte de l'histoire. Un «ralenti» forcé, en somme, pour freiner la consommation des images. Nous parions sur la surprise que créera ce suspens obligé et le plaisir du retard.

Capsule N° 1: Les premières pages sous l'horizon de Pauline

Pauline, deux caméras enregistrent ta lecture des premières pages des *Oiseaux*. Tu nous dis l'absence de texte. Tu parles de ce que tu vois: «seulement l'image d'un paysage désertique qui prend tout l'horizon.» Une route serpente dans l'espace vide. C'est comme une griffe humaine. Apparaît tout au fond un camion rouge. Il approche. Trois couleurs dominent: l'orange du désert, le bleu du ciel et le rouge du camion. Le désert prend toute la place de la double page. Le bleu du ciel est confiné sur l'horizon. Le camion s'arrête au bord d'un ravin. Un élastique retient les doubles pages qui suivent. Tu interromps ta lecture. Ton œil s'attarde sur ces couleurs, ces espaces vides et pleins qui composent ces premières images sans

texte. Quelle suite vas-tu donner? Le précipice appelle un scénario catastrophe: quelque chose doit être *précipité*. Tu formules ce que tes élèves imagineraient. Un tel dira qu'un brigand enfouira un trésor, une autre pensera que le camion de pompier tombera dans le ravin. L'horizon d'attente une fois formulé, tu ôtes l'élastique et découvre la suite. Quel émerveillement pour ces oiseaux multicolores qui s'envolent! Tu nous dis à voix haute ta surprise, ton horizon d'attente contrarié par la trame narrative. Tu pensais à une chute. Te voilà projetée vers le ciel d'un envol! C'est la force du retard, celui qui t'a poussée à t'immerger dans un imaginaire de convention.

Albertine et Germano visionnent l'enregistrement sur la tablette. Leurs yeux pétillent de bonheur. Elle-il répondent à tes questions, Pauline, toi qui t'interroges sur la partition du texte et de l'image. Elle-il témoignent de ce travail continu de redéfinition des contenus. L'on comprend que les allées et venues sont nombreuses entre le scénariste, Germano, et l'illustratrice, Albertine, avant d'aboutir à la trame des *Oiseaux* telle que nous la connaissons. En



¹ Le Service écoles-médias, sis au numéro 5 de la rue des Gazomètres à Genève, accueillait en janvier 2019 une vingtaine d'enseignantes réunies pour mieux comprendre comment fonctionnent les supports composites que sont les albums. C'est aussi une bibliothèque scolaire <https://edu.ge.ch/sem/secteur/accueil-service-ecoles-medias>

² Cf. *Terriennes*. Femmes en français dans le texte. 10 juin 2015. Récupéré de <https://information.tv5monde.com/terriennes/avec-mon-tout-petit-albertine-et-germano-zullo-croquent-quatre-mains-la-maternite-36282>

³ Ces vidéos, réalisées par Kim Nguyen-Phuoc et le Service écoles-médias production, sont accessibles en ligne à l'adresse <https://edu.ge.ch/sem/connaissances/outils/lalbum-comment-ca-marche-1994>

quelques mots, elle-il évoquent que leurs textes sont le produit de négociations serrées entre deux activités complémentaires, l'écriture et le dessin. Dans cette mise en mots de leur travail, elle-il décrivent comment se trament étroitement deux systèmes sémiotiques. Nous comprenons ce que signifie raconter l'histoire d'une amitié dans les matérialités complémentaires d'un signifiant linguistique et d'une plasticité iconique.

Capsule N° 2: À la recherche de la ligne du temps avec Matthieu

La contrainte de ton jeu est forte, Matthieu, pour la lecture de *Ligne 135*. Le corps du texte est entravé, tu as sous les yeux la première et la dernière double page, seulement. Tu découvres un dessin épuré, sans texte. La situation représentée est simple: deux personnages féminins (fille, mère, grand-mère?) se tiennent par la main. Deux rencontres sont exposées à l'ouverture et la clôture du récit. Ton défi est de résumer l'histoire de cette rencontre par une phrase simple. Il te revient de faire le jeu que recommandait Genette dans son *Discours du récit*. Tu devras développer une forme verbale, au sens grammatical du terme: l'expansion d'un verbe. Tu t'y essaies: «Une petite fille entraîne sa maman quelque part», puis «Une petite fille raconte à sa grand-mère une histoire». Enfin, tu fais tomber l'entrave et découvres avec étonnement une grande ville. Ta surprise est jubilatoire, y compris pour nous, qui t'écoutons dévider le fil de ta pensée. Tu penses à voix haute le temps de ton trajet interprétatif. Le plaisir causé par le retard est évident, à la mesure de ton immersion dans la tâche d'expanser le verbe.

Les Zullo sourient et opinent du chef. Elle-Il appréciant ton interprétation sur le temps perdu de l'adulte et retrouvé par l'enfant. Elle-il répondent à ta demande d'en savoir un peu plus sur la démarche qui a abouti à l'écriture de ce scénario. Germano d'abord dévoile ses «brouillons». Il nous montre comment l'histoire prend corps autour d'une phrase («Je connais bien deux endroits du monde»), qui deviendra le texte. Dévoilant l'une après l'autre les strates de son écriture, il décrit comment la scène qui ouvre le récit s'enrichit de détails: ici, une banque, là, un magasin de vêtement, là-bas, un immeuble. Sous des mots, ceux du scénariste, s'animeront les traits de l'image, ceux de l'illustratrice. Albertine ensuite évoque leurs choix éditoriaux: l'objet livre est tout en longueur pour souligner la ligne du voyage entrepris par l'héroïne. Ces quelques mots suffisent à faire passer l'idée que leurs albums sont des entités, qui prennent sens dans la combinatoire d'un support, d'un texte et d'une image.

Capsule N°3: Un léporello pour la transmission avec Françoise

Le coffret est sur tes genoux, Françoise. Il faut bien chercher la signature des auteur-es dans ce foisonnement de motifs floraux. Ils ont l'air perdus, comme soumis au sujet, dans une discrétion qui les rend plus aimables en-

core. Tu viens d'ôter *Mon tout petit* de son coffret, comme une pierre précieuse. Il n'y aura pas de contraintes pour la lecture de cet ouvrage. Tu tournes les pages à ta guise. Comme le *flip-book* de nos enfances, tu fais défiler sous tes doigts cette mère immense qui danse et tourne dans les bras son fils qui grandit, grandit. «Un léporello», dis-tu. Ta découverte de cette femme puissante et de ce fils embrassé est chargée d'émotion. Tu t'interromps, troublée. Nous t'écoutons dans le recueillement pudique de ta pensée à voix haute.

C'est au tour d'Albertine de sortir ses esquisses. Du pain béni pour la critique génétique. Elle montre ses premiers dessins à l'origine d'une idée qui a germé dans vos deux têtes: raconter l'histoire d'une transmission. C'est la robe qui fera le personnage. Au début du projet, les robes sont colorées, chargées de motifs. À mesure que l'idée mûrit, le dessin de la robe s'épure, devient vacuité, comme le linceul de nos vies. Au moment de fixer l'histoire, elle aura la couleur blanche de la page, sans décoration. L'on découvre un travail de longue haleine, tâtonnant, sans concession, qui exige de la patience et produit de nombreuses ratures.

Capsule N°4: Des fins «bizarres» pour Elsa

Elsa, tu nous dis, sous les caméras, que ce grand format tout en hauteur te plait. Tu découvres la concurrence démesurée de deux richissimes excentriques. C'est à celui qui bâtira la plus haute tour. Tu commentes cette folie «un peu bête», ce sont tes mots, des puissants qui dépensent sans compter pour construire leur chimère. Quand l'une des tours s'écroule, tu n'es pas surprise. Tu t'attends à l'effondrement de la deuxième. Mais cela ne vient pas. Du haut de son fragile édifice, sûr de son impunité technologique, le milliardaire survivant n'a cure du malheur de son voisin. Il commande une pizza. Cette dernière finira dans l'estomac d'une famille de sangliers attirée par la perspective d'un repas bon marché. Tu trouves cette fin «bizarre».

Le mot d'Elsa amuse nos artistes facétieux. Que de fausses pistes, d'attentes déjouées, de fins ouvertes dans leurs textes! Elle-il nous disent le plaisir de faire le jeu de l'intrigue: «Nous, on aime bien casser les codes de la narration.» Le mot de la fin est laissé à Albertine qui invite le lecteur à prendre sa place dans un espace de rêverie esquissé par le livre. C'est un sujet lecteur pour le moins étrange qui nous est donné à voir ici, loin des définitions stéréotypées pensées par des chercheurs en chambre: c'est un sujet immergé dans le jeu intrigant des conventions du récit qui ralentit sa lecture pour s'informer, prend plaisir à retarder le dénouement d'une histoire et détourne à son profit l'extraordinaire énergie des «virtualités narratives»⁴.

⁴ L'expression est de Baroni (cf. *Les rouages de l'intrigue*. 2017)